

Tranquillité des Astres

Les astres, reculés au plus profond des cieux, Semblent dormir, au sein de la nuit éternelle. L'immensité s'étend, autour d'eux, solennelle, Et chacun y poursuit son cours silencieux.

Ils sont si beaux, si purs, en leur paix souveraine, Que la vierge qui rêve au bord sombre des mers, Comparant leur repos à ses tourments amers, Et sa vie inquiète à leur marche sereine, S'endort...

Illusion ! Rien n'est paisible en eux. Tous ces astres ne sont que des souffles de feu, Des alambics de paix, des univers de souffre, De lamentables corps où tout flambe, et tout soufre, Et tout meurt....

Et depuis que, de sa forte main, Le Maître les lança, frémissants, dans l'espace, Sans un seul de leurs jours ne vit un lendemain, Sans angoisse; pour eux, pas une heure de grâce.

Ils s'en vont ainsi, gémissants, torturés, Pleins de rugissements et d'éclairs, dévorés, Jusqu'à ce que par la flamme incessante et vorace, Dont la nappe, en grondant, les fouille et les enfle, Mais pour nous, qui suivons de regards incertains Ces mondes, gravitant trop loin de notre terre, Ils seront toujours purs et calmes; leur lumière Qui se meurt doucement dans l'aube des matins, Ne trahira jamais leur douleur solitaire....

Plus d'une âme est semblable à ces soleils lointains.



Miss RACHEL DONALDSON, Tère Chanteuse légère de la troupe de M. Layolle.

M. et Mme Nugent Vatin et leur famille font une croisière sur les côtes du golfe à bord du Semper Idem, le yacht de M. Baldwin.

Mme R. R. Ellis et ses enfants sont de retour de Mississippi City.

Mme Percy H. Brown et sa petite famille passent quelques semaines à Long Beach, Miss.

Mlle Edith Darcantel a été dernièrement l'hôte de Mlle Margaret Johns, à sa résidence près de White, castle, Lnc.

M. et Mme Charles A. Farwell sont de retour de la Passe Christian ou ils étaient les hôtes de M. et Mme J. T. Witherspoon.

Le Dr et Mme L. A. Metz et leur famille sont partis jeudi pour le Colorado où ils passeront quelques semaines.

Miles May et Alice Grehan sont parties pour New-York mercredi.

M. et Mme P. A. Lelong, Jne, sont de retour de la Caroline du Nord.

M. et Mme Bishop C. Perkins sont parties hier pour New-York.

M. Walter Jaunce est allé rejoindre aux Adirondacks, Mme Jaunce et ses enfants qui sont là depuis quelque temps.

Le Juge Henry Benschaw est de retour de Covington, Lnc, où il a passé plusieurs semaines.

Miles Elise et Lola Urquhart ont été la semaine dernière les hôtes de Mlle Kate Minor à Southdown, sa demeure à la campagne.

Mlle Beattie Devlin est partie pour New-York samedi, avec M. et Mme Perkins.

M. Randolph Gurley est de retour de la Caroline du Nord.

Mme Ulysse LaPlace et son fils M. Dunbar LaPlace, qui ont passé l'été en Europe sont embarqués de Liverpool pour New York ces jours derniers.

Mlle Belle Lawson est en visite chez Mme Edgar H. Farrar, à la Passe Christian.

Mlle Emily Miller est arrivée ces jours passés de Crockett Springs, Vie, où elle a séjourné quelque temps avec son père, le Juge T. M. Miller.

M. et Mme Emile Bienvenu ont pris possession d'une nouvelle résidence, 1921 rue Peniston. Mme T. P. Frith va demeurer avec eux.

Mme Robert Crump et ses enfants passent quelque temps à Waveland.

M. John T. Whitaker est parti pour New York mercredi.

M. et Mme E. E. Lamberton sont de retour d'un voyage à l'Ouest.

Mlle Anna Butte est revenue dernièrement de Biloxi où elle a passé quelques semaines chez Mme Victor Meyer.

Mme John Clegg ira prochainement passer quelques semaines à Lookout Mountain, Tenn.

Mlle Berthe Mazerat est en visite chez Mme C. L. de Fuentes à Covington, Lnc.

Mme Edward B. Ellis est de retour d'un séjour dans la Caroline du Nord.

Mme O. N. Ogden et Mlle Tonia Ogden passent quelques jours à Biloxi, avant de se rendre à Hot Springs, Ark.

Mme Alphonse Ledoux est de retour d'un séjour à Covington.

Le mariage de Mlle Rita Baudier et de M. Henry Olivier sera célébré mercredi soir à cinq heures et demie à l'église Mater Dolorosa, Avenue Carrollton. Leurs amis sont par ci par là invités à assister à la cérémonie pour laquelle il n'y a pas de cartes.

M. William Beer, qui est arrivé récemment d'un voyage au Nord est parti hier pour Mexico où il va assister à la célébration du centenaire de l'indépendance Mexicaine.

M. et Mme C. F. Hardie et leur famille passent quelque temps à Covington, Lnc.

M. et Mme Edwin Lastrapes sont de retour d'un voyage à New-York, Atlantic City, Niagara Falls, Buffalo et Washington, D. C.

M. et Mme Peter Stigt passent quelques semaines à la Passe Christian.

M. Frank M. Miller est parti mercredi pour Philadelphia.

Mme Joseph T. Scott et ses filles, Miles Harriet et Lucile Scott, sont de retour de Waveland, Miss., et occupent une résidence sur l'avenue Hagan.

Mme Henry Rightor et sa famille passent quelque temps à Chatawa, Miss.

Mme Clara Mentz est en ce moment à la Passe Christian chez M. et Mme S. Locke Breau.

M. James A. Fortier est arrivé du Nord ces jours derniers. Il revient de l'Université Columbia où il a suivi le cours de droit.

Mlle Lydia de Verès passe la saison à Chatawa, Miss.

M. Fernand Lapeyre est actuellement à New-York.

M. Rathbone DeBuss est de retour du Connecticut où il a passé un mois avec sa famille.

Mlle Juanita Woody est revenue de Asheville, C. du N., où elle a passé la saison à l'Hôtel Manor avec Mme E. J. Merilh et Miles Merilh.

M. et Mme George Voltier sont partis récemment pour l'Europe où ils voyageront pendant quelques semaines.

M. George Ferrier est attendu cette semaine de Coburg, Canada où il a passé quelques semaines avec Mme Ferrier et ses enfants qui sont là depuis le commencement de la saison.

Mme Richard Freret est de retour d'un séjour chez Mms George Deengre à Biloxi, Miss.

Mme Frank P. Gravelly et Mlle Alice Gravelly ont quitté la Caroline du Nord pour Atlantic City, d'où elles se rendront à New York.

M. Henry Stouse, Jr, est de retour de la Caroline du Nord où il a passé quelque temps.

M. et Mme William Hero sont de retour d'un voyage au Nord.

M. J. B. Levert passe quelque temps à New-York.

M. et Mme Maurice Briere sont de retour d'un voyage au Nord et à l'Est.

Mme Walter J. Ferguson passe quelques jours à la Passe Christian.

Mme Rosa Young et sa fille, Mlle Young, sont arrivées jeudi de New York où elles ont passé plusieurs mois.

Mlle Jeanne Arnaud sera prochainement l'hôte de Mme Charles de B. Claborn à la Passe Christian.

M. et Mme E. O. Westmoreland sont partis par mer hier pour New York.

Mme George B. Gragard est en route pour Swannee, Tenn. où elle passera quelques semaines.

Le Dr et Mme J. Frank Points et leurs enfants sont les hôtes des demoiselles Points, à leur villa près de Covington, Lnc.

M. et Mme L. H. Fairchild passent quelques semaines à leur résidence d'été à Waveland, Miss.

criblait, lui et son troupeau, de quolibets qui faisaient avaler de travers leur oblique de bétel aux autres habitants des maisons errantes.

Oertes Tinn aurait pu choisir un chemin différent ou riposter aux insolences de cette gamine, mais il savait que ceux qui glissent au fil de l'eau jappent tous jours comme des chiens après ceux qui marchent sur la berge ferme, et au fond de lui-même il se sentait flatté et comme magnifié par ce dépitement de ralle-rie.

D'ailleurs presque toujours la mouque venait le rejoindre dans la rizière. Il est vrai qu'elle affectait de l'ignorer, refusait avec dédain ses offres de l'aider à couper le jonc, ou chatoillait les naseaux des buffettes avec une feuille de latanier pour les voir galoper à travers la boue olapante, Tinn éperdu à leurs trousses. Parfois elle venait aussi à la pêche, à la pêche du poisson paludéen. Elle n'avait ni hameçon ni filet. Elle sautait seulement à pieds joints parmi l'eau fangeuse, attrapait le fretin entre ses orteils et le lançait ensuite avec une dextérité extraordinaire par dessus son épaule dans un panier accroché à son dos. Par- rarement étendu dans l'enclos d'une de ces tombes fastueuses comme il s'en dresse partout sur la terre d'Annam, Tinn regardait la pêcheuse et s'amusait de son adresse. Elle savait aussi imiter les appels des crapauds, les cris des aigrettes et souvent, quand elle chantait, on croyait entendre le vent dans les roseaux et les voix mystérieuses qui vibrent dans les rizières et déferlent autour des sampsans. Les buffes, un à un, sortaient de la vase, et le museau tendu, l'é- couant, leur dos couleur de li- mon frotté au soleil. Tinn ana- l'écouant ravi et il pensait: "Quel dommage qu'elle ne veuille pas s'asseoir à mes côtés!"

Un jour de lourde chaleur, il s'était endormi sur sa plate- forme maubre, lorsqu'à travers son rêve une sensation d'exquise fraîcheur le pénétra. S'éveillant, il vit épanouie sur lui toute une jonchée de lotus et de nénuphars, et tendrement penchée sur son visage, Mai qui l'éventait avec une large feuille humide. Elle lui parut jolte et il aurait voulu la respirer comme une fleur. Mais déjà la fillette se leva pour s'enfuir. Il la retint par sa robe. Elle tira dessus et la pauvre robe se fendit. Cependant Mai ne trouva aucune insulte à lui dire: Hamble, elle baisa la tête.

A partir de ce jour la jeune sampsans cessa ses railleries. Elle s'essayait dans la tombre, à côté de Tinn, l'aider à tailler des nattes dans les bambous ou courait après les buffes égarés. Il lui apportait des gâteaux de riz et prenait des mines de protecteur.

Un jour d'accablement torride, il ordonna: — Va me cueillir des nénuphars et rafraichis-moi, comme tu fis naguère!

Docile, elle se leva et courut vers l'étang. Les fleurs lacustres nageaient loin de la rive, hors de sa portée. Résolument elle entra dans l'eau, marchant à petite pas- serie et se débattant. Sur son flanc et sur son dos elle avait ses bras croisés et ses yeux baissés. Tinn sauta sur ses pieds et fut au bord de l'étang. Des gouttes de sang dégringolèrent de son front. Le d'obéir lui parut ex- trême.

Mlle, maintenant, cueillait en se balançant des nénuphars aux longues tiges souples. L'eau cla- potait autour de sa ceinture; de fois, elle lui laissait des grappes d'eau, en le riant comme un enfant.

L'été d'après, Tinn atteignit sa seizième année. Son père le jeta trop grand pour garder les buffes et envoya un autre "numéro" à sa place. Le soir, les deux amoureux se rejoignaient dans quelque sampsan abandonné. Mais parfois aussi Mai attendait Tinn vainement. Pen- sée à son apparition recontra. Un jour il se vint plus de tout et Mai apprit qu'il avait échangé une poignée de riz et un bétel une oblique de bétel avec un congay paré comme une idole et habi- tante aussi de la terre ferme. Elle essaya de le ramener; mais honteux, le fils du "doc" se dé- tourna de ces poignées dépour- vas de bracelet et de ces orteils nus, écartés par la rame. Longtemps Mai le pleura secrè- tement; puis à bout de peine, elle courut à la pagode. Au fond du sampsans où le rais du soleil s'élevait obliquement à travers d'é- toiles superposées, la déesse Kona- sine, la patronne des amouresses s'élevait hors d'un immense lotus en filigrane d'argent. Des va- peurs bleues de l'enveloppement d'un voile odorant et il semblait à Mai que de sa "main de par- don" elle le saluait en lui sou- riant.

Elle brûla de baguettes d'en- sene et frappa les gongs à gau- che et à droite en exécutant d'in- nombrables "tobis-tchin". Un bouss apparut, et contre

une nouvelle offrande, il consulta les Fiches d'ivoire qui régissent le sort des hommes.

— Voici ce que dit la déesse, prononça-t-il enfin. Attends le cin- quième jour du cinquième mois, qui est voué comme tu le sais, aux cœurs des oubliées. A la cin- quième heure nocturne s'épanouit sous un rayon de lune une fleur dans la rizière. C'est la "fleur d'amour". Va la chercher; si tu la trouves, apporte-la à ton amoureux, et il se souviendra de ta tendresse.

Mai retourna vers son sampsan; puis la nuit précipitée elle erra parmi les marais, sous la lune. L'astre s'était arrêté au-dessus de l'étang ou, l'année précédente, la délaissée avait cueilli des nénuphars, et le reflet de son disque tombait sur la surface troublée y faisait éclore une corolle merveilleuse.

"C'est la fleur d'amour", pensa Mai. Et elle entra dans l'eau pour la cueillir. Mais la marée était si haute qu'elle perdit pied et dut avancer à la nage. Déjà elle étendait ses bras vers la clarté opaline, lorsque subitement son corps frémit. Il lui semblait que des mains la glaçaient et, défail- lante, elle se renversa sur les fanilles rigides, tandis que ses doigts crispés se refermaient sur des rayons de lune.

Le lendemain Tinn revint lui- même conduire son troupeau. En passant devant l'"arroyo", il appela son amie; mais elle n'ac- courut pas à sa voix. Triestement il s'acheminait vers le tombeau fantastique, lorsqu'il vit sur l'étang une chose qui flottait enlancée d'algues et escortée d'une jonchée d'étoiles blanches.

Les bêtes aussi s'étaient ap- prochées. Le coq allongé, les yeux fixes, elles regardaient cette étrange et semblait la reconnaître.

Aors Tinn aussi la reconnut et il s'éleva en pleurant parmi les buffes, dont les meuglements plaintifs rideaient l'eau et doucement berçaient la morte....

d'où la reine Caroline aime tant à contempler le gracieux paysage de la baie de Naples. Murat aperçoit les voiles ennemies cin- quant vers la côte. Aussitôt par une impulsion bien digne de son âme épique de spectacles guer- niers, et pour montrer à son peu- ple que les Anglais ne sont pas à redouter, il ordonne que la revue aura lieu immédiatement sous leur feu, et invite la reine à se promener en voiture à Santa- Lucia. Lui-même monte à cheval et se rend d'abord au château de l'Éclat, où touchent quelques bou- lets, puis s'embarque sur l'uni- que frégate napolitaine qui se porte, toutes voiles de- hors, au-devant de l'enne- mi; les canonnières la suivent, ornées de fleurs et de drapeaux, au bruit des décharges d'artillerie et des vivats des marins. Revenu au rivage le roi passe la revue et distribue les drapeaux au nou- veau régiment des Gardes d'hon- neur. Ils l'acclament: "Criez: "Vive le roi! criez le fort, et que ces gens-là vous enten- dent!" dit-il en montrant la flotte anglaise qui s'éloigne lente- ment.

Une foule immense assistait à ce spectacle extraordinaire, tan- dis que la reine et le prince royal, au travers des applaudissements, se rendaient par Santa-Lucia au palais du duc de Gallo, où ils res- tèrent jusqu'à la fin de la revue. Ce n'était pas la seule fois que Caroline, en digne sœur de l'Em- pereur, devait faire par son cou- rage l'admiration de ses sujets qu'elle tenait sous le charme de sa séduction.

Le soir, le roi et la reine se ren- dirent au théâtre Saint-Charles. On donna une cantate: "l'Anni- versaire d'Alcide", remplie d'al- lusions délicates, puis un ballet: "Les Français en Autriche". La figure la plus goûtée fut celle où les danseurs représentaient toutes les lettres du nom de Napoléon: 1000 spectateurs, pressés dans cette salle, la plus grande de l'Eu- rope et merveilleusement illumi- née, poussaient des vivats avec cette fureur napolitaine, éton- nement de tous les Français qui passèrent à Naples de 1799 à 1815.

Les attaques des Anglais avaient fait remettre l'inaugura- tion de l'exposition au jour de saint Joachim: la reine y paya 5000 ducats un collier et une boîte ciselée, œuvre d'un arti- ste napolitain.

L'année suivante, Murat est avec son armée en Calabre, "au fin fond de la botte". Bien des illusions sont tombées depuis qu'il est parti de Naples avec l'espoir d'une descente triompha- le en Sicile: la garde royale a- vait même emporté la tenue de gala pour l'entrée à Palerme. Mais la flotte anglaise fait bonne garde pour empêcher le passage. Le roi, désireux d'en finir, écrit à son beau frère qu'il le tentera le 15 août et que saint Napoléon lui portera bonheur; il n'en fit rien, et faute de combat, se bor- na à célébrer l'anniversaire par une fête au camp.

La revue sur la plage fut cette fois encore troublée par les An- glais, mais plus efficacement que Naples. Un aide de camp de Murat raconte que sous les bou- lets ennemis le roi lui-même al- longea le galop devant les trou- pes et que les bataillons haïaient pour se mettre à l'abri.

La fête du soir réussit mieux; le cadre est admirable: c'est ce camp, dans la plus belle position du monde, comme dit Murat, d'où l'on découvre les deux mers, avec le canal du Phare à ses pieds, en face, les collines verdoyantes de la Sicile, que domine la tête en flamme de l'Etna, et où s'encan- dent le port majestueux de Messine et ses blancs monuments. Des tables avaient été dressées entre les tentes, reliées par des guir- landes fleuries et des cordons de lanternes de couleur. La garde royale y fit aux autres corps les honneurs d'un banquet: le vin de Calabre si goûté par nos sol- dats n'y fut pas épargné. Les An- glais qui de leurs bateaux enten- daient les acclamations, lancèrent une trentaine de bombes inoffen- sives: "C'est à leur leur que l'ar- mée a porté le toast de l'empereur et de son auguste épouse", écrit le roi à Napoléon. On y répondit par un feu d'artifice dont la pièce principale fit briller jusqu'aux yeux des ha- bitants de Messine les chiffres entrelacés des souverains; il fut suivi d'un bal auquel assistèrent un grand nombre de dames de Reggio. L'arrivée du jour mit seule fin à la fête.

Mais l'enthousiasme n'était plus celui de jadis. L'armée était épuisée de cette longue attente dans un pays épuisé. Le roi, sur- tout, qui avait rêvé un hardi coup de main, était profondément agri- par les recommandations de l'em- pereur et humilié à la pensée de rentrer dans sa capitale après un échec plus pénible encore à son amour-propre de soldat qu'à ses finances.

En 1811, la situation s'est bien aggravée. Avec l'espoir de conquérir la Sicile, Murat a da- abandonner d'autres prétentions. Il est harcelé par les rappels à l'ordre de l'empereur auquel il ne peut ou ne veut pas donner satis-

faction. En proie aux intrigues de ses ministres napolitains qui songent à se servir de lui pour l'affranchissement de leur patrie, sollicité par ses sujets qui "meurent de faim" tandis que les plus belles places sont tenues par des étrangers, plus préoccupé de son royaume que de ce qu'il doit au Grand Empire, il a voulu forcer les Français à son service à opter entre Naples et la France en leur imposant la naturalisation. L'em- pereur, outré de ce qu'il juge une ingratitude et un crime de lèse- patrie, a riposté par un décret cinglant comme un coup de cravache d'après lequel les Français sont de droit sujets du royaume de Naples.

L'émotion est à son comble dans la ville, où les Napolitains ne cachent pas leur espoir de se débarrasser de l'occupation militai- re et à la Cour où partisans du roi et fidèles de l'empereur sont en état d'hostilité aiguë. La reine elle-même est mêlée à ces intri- gues et Murat souffre cruellement de se sentir menacé de ce côté. Depuis le 20 juillet il est malade et retiré au château de Capodi- monte.

Néanmoins, la fête du "Grand", comme disent les Napolitains doit être marquée par les pom- pes accoutumées. La Cour des- cendra à Naples pour les céré- monies; les souverains tiendront leur cercle après la messe solen- nelle, et le roi passera une revue. Mais le malaise général est tel qu'il n'y eut aucune réjouissance à la Cour; elle resta à Capodi- monte. Le roi ne parut pas à la réception; à peine put-il revêtir un uniforme et se mettre au bal- con pour voir défiler les troupes de la garde allant à la parade.

Cette attitude ne contribua pas à calmer l'opinion publique et de Rome la police française signala au duc de Rovigo que l'anniver- saire de l'empereur n'avait pas été célébré à Naples. C'est deux jours après que se produisit le coup de théâtre du renvoi du comte d'Aure, ministre de la Guerre, de la Marine et de la Po- lice, du général Lanusse, grand- maréchal du Palais, et de quel- ques autres français qui s'étaient signalés par leur hostilité aux mesures prises par le roi.

Ainsi se termina presque tra- giquement ce 15 août 1811, le dernier que Murat devait fêter dans sa capitale. En 1812 et 1813, il courait sur les routes de l'Eu- rope, et en 1814, Napoléon était à l'île d'Elbe; Joachim ne régnait plus à Naples que par la grâce de l'Autriche et de l'An- gleterre.

LA FETE DU QUINZE AOÛT à Naples

Sous le Roi Murat (1809-1811)

A l'époque glorieuse où le Grand Empire s'étend sur les bords de l'Europe continentale, tous les peuples réunis sous le dra- peau tricolore vibrent aux mêmes souffles. Dans les cent trente dé- partements comme dans les ro- yaumes feudataires, les événe- ments intéressant la grandeur de la France ou les destinées de la dynastie impériale ont le même retentissement, des côtes bru- meuses de la Baltique aux rives ensoleillées du détroit de Messine, Polonais, Allemands, Hollandais, Belges, Italiens, Dalmates, Grecs des îles Ionniennes doivent ensem- ble applaudir au succès de nos armes, s'unir en prières et de- mander au ciel une heureuse grossesse pour l'impératrice, ac- clamier la naissance du roi de Rome.

Aucun anniversaire n'est plus solennel que celui de l'Empereur, et tous les ans, au 15 août, les canons français et les cloches de leurs églises annoncent aux foules les réjouissances officielles, et les convient à l'allégresse, quel- les que soient au fond leurs ran- cunes.

Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, célébra cette fête trois années de suite et elle em- prunta chaque fois aux circon- stances un caractère particulier où l'on retrouve quelque chose de la destinée mouvementée de ce roi.

En 1809, Murat est dans tout l'enthousiasme de ses débuts. Sa réputation héroïque, ses largesses, ses costumes, son allure de Méridional grand seigneur et bon en- fant l'ont rendu populaire auprès des lazzaroni. Lui-même se croit appelé à régner à jamais sur le beau pays qu'il doit régénérer.

Non seulement l'impérial anni- versaire sera fêté par les illumina- tions et les représentations gra- tuites, chères aux Napolitains, mais le roi inaugurerait une expo- sition nationale, et présidera à une multitude pour essayer de déve- lopper un esprit guerrier chez ses pacifiques sujets. La revue des troupes et de la flottille sera pas- sée sur la plage de la Chiaja, où les barques de la baie, réquisi- tionnées avec leurs équipages, at- tendent, toutes pavisées, de prendre part à la fête.

Onze heures, le corps diplo- matique, les grands dignitaires, les ministres, les autorités arri- vent au château royal. Après le grand lever — l'étiquette est presque celle de Versailles — tou- te la Cour se rend à la chapelle où S. E. le Grand Amiral cèle- bre la messe suivie du chant du "Te Deum"; un orchestre nom- breux exécute les compositions du maître Paesello, alors en plei- ne vogue.

Mais les Anglais modifièrent le programme de la journée. Dès le matin leur flotte avait été sig- nalée au large. De cette terrasse

l'année suivante, Murat est avec son armée en Calabre, "au fin fond de la botte". Bien des illusions sont tombées depuis qu'il est parti de Naples avec l'espoir d'une descente triompha- le en Sicile: la garde royale a- vait même emporté la tenue de gala pour l'entrée à Palerme. Mais la flotte anglaise fait bonne garde pour empêcher le passage. Le roi, désireux d'en finir, écrit à son beau frère qu'il le tentera le 15 août et que saint Napoléon lui portera bonheur; il n'en fit rien, et faute de combat, se bor- na à célébrer l'anniversaire par une fête au camp.

La revue sur la plage fut cette fois encore troublée par les An- glais, mais plus efficacement que Naples. Un aide de camp de Murat raconte que sous les bou- lets ennemis le roi lui-même al- longea le galop devant les trou- pes et que les bataillons haïaient pour se mettre à l'abri.

La fête du soir réussit mieux; le cadre est admirable: c'est ce camp, dans la plus belle position du monde, comme dit Murat, d'où l'on découvre les deux mers, avec le canal du Phare à ses pieds, en face, les collines verdoyantes de la Sicile, que domine la tête en flamme de l'Etna, et où s'encan- dent le port majestueux de Messine et ses blancs monuments. Des tables avaient été dressées entre les tentes, reliées par des guir- landes fleuries et des cordons de lanternes de couleur. La garde royale y fit aux autres corps les honneurs d'un banquet: le vin de Calabre si goûté par nos sol- dats n'y fut pas épargné. Les An- glais qui de leurs bateaux enten- daient les acclamations, lancèrent une trentaine de bombes inoffen- sives: "C'est à leur leur que l'ar- mée a porté le toast de l'empereur et de son auguste épouse", écrit le roi à Napoléon. On y répondit par un feu d'artifice dont la pièce principale fit briller jusqu'aux yeux des ha- bitants de Messine les chiffres entrelacés des souverains; il fut suivi d'un bal auquel assistèrent un grand nombre de dames de Reggio. L'arrivée du jour mit seule fin à la fête.

Mais l'enthousiasme n'était plus celui de jadis. L'armée était épuisée de cette longue attente dans un pays épuisé. Le roi, sur- tout, qui avait rêvé un hardi coup de main, était profondément agri- par les recommandations de l'em- pereur et humilié à la pensée de rentrer dans sa capitale après un échec plus pénible encore à son amour-propre de soldat qu'à ses finances.

En 1811, la situation s'est bien aggravée. Avec l'espoir de conquérir la Sicile, Murat a da- abandonner d'autres prétentions. Il est harcelé par les rappels à l'ordre de l'empereur auquel il ne peut ou ne veut pas donner satis-

La réponse du "Post" à M. Roosevelt.

New York 3 septembre — Le Col. Roosevelt, en réponse à un éditorial du "New York Evening Post", l'accusant d'avoir fait des menaces aux corporations pour obtenir leur appui, a déclaré dans un article qui a paru dans l'"Out- look", jeudi, que l'éditeur du "Post" "avait menti à dessein et avec malveillance".

Le Post dit à ce sujet aujour- d'hui: "M. Roosevelt écrit dans l'Outlook que l'éditeur de l'Evening Post est un "menteur", et il ajoute que ce langage sera dé- prouvé. Pas par nous. Nous le considérons comme une marque d'honneur et nous sommes très fiers d'avoir été trouvé dignes de recevoir "l'Ordre du Mérite", que M. Roosevelt a confié à tant de citoyens distingués.

"Nous avons donné notre appui à des mesures tendant à éliminer les corporations de la poli- tique et particulièrement cherché à faire établir qu'elles allaient à l'en- contre de la loi en contribuant aux frais des campagnes politiques, longtemps avant que M. Roosevelt ne fût président et nous avons fait notre possible pour rendre odieux les dons des corporations aux poli- ticiens à l'époque même où les agents politiques de M. Roosevelt collectaient des centaines de mil- liers de dollars pour favoriser son élection comme Président. En raison de tout cela nous ne lui appliquerons pas l'épithète dont il nous a gratifiés, mais nous di- rons simplement qu'il a été mal informé."

Le "Po-" termine en disant qu'il est évident que le Président a cordialement engagé M. Harri- man, à plusieurs reprises, à venir à la Maison Blanche, et que de fait, la contribution de M. Harri- man, après qu'il eut fait une visite à M. Roosevelt, avait été de \$50,000, qui servaient à acheter des votes.

M. Roosevelt dit dans son arti- cle du "Outlook" que tous ceux qui sont venus à la Maison Blanche l'ont fait ouvertement, M. Harri- man comme les autres, et qu'il n'a reçu d'argent de M. Harri- man ni secrètement ni ouvertement pour acheter des votes, ou dans aucun autre but, et il termine en disant que celui qui a écrit l'article en question dans le "Evening Post" savait que c'était un infâme mensonge.

La Fleur d'Amour.

Tinn et Mai s'étaient connus tout enfants. Il y avait une petite différence d'âge entre eux et une très grande de position. Car Tinn était le fils du "doc" et ha- bitait la plus belle villa du dis- trict, tandis que Mai, elle, n'était qu'une malheureuse "telle", de sampsans et appartenait à la population flottante.

Mais on a l'esprit démocrate que en pays d'Annam et ce n'est pas parce que Tinn, à l'occasion des fêtes, exhibait un pantalon d'Arlequin et se promenait sous un toit conique dont les glands vert pomme tombaient jusqu'à ses ongles vernis, ce n'est pas cette raison qui l'empêchait, les autres jours, de conduire les buffes du "doc" à la rizière et de patouger ou comme on ver pal- matiser parmi la fange des mar- cottes.

Son chemin le conduisait le long de l'"arroyo" où pous- saient le sampsan de la marâtre de Mai, et d'où la fillette, laide, brune, effrontée, le cou orné d'un collier en rotin et les jambes cou- vertes d'écaillés limoneuses, le

Le Prof. Craighead est parti ven- dredi pour St-Paul, Miss.

M. et Mme E. E. Lamberton sont de retour d'un voyage à l'Ouest.

Mlle Anna Butte est revenue dernièrement de Biloxi où elle a passé quelques semaines chez Mme Victor Meyer.

Mme John Clegg ira prochainement passer quelques semaines à Lookout Mountain, Tenn.

Mlle Berthe Mazerat est en visite chez Mme C. L. de Fuentes à Covington, Lnc.

Mme Edward B. Ellis est de retour d'un séjour dans la Caroline du Nord.

Mme O. N. Ogden et Mlle Tonia Ogden passent quelques jours à Biloxi, avant de se rendre à Hot Springs, Ark.

Mme Alphonse Ledoux est de retour d'un séjour à Covington.

Le mariage de Mlle Rita Baudier et de M. Henry Olivier sera célébré mercredi soir à cinq heures et demie à l'église Mater Dolorosa, Avenue Carrollton. Leurs amis sont par ci par là invités à assister à la cérémonie pour laquelle il n'y a pas de cartes.

M. William Beer, qui est arrivé récemment d'un voyage au Nord est parti hier pour Mexico où il va assister à la célébration du centenaire de l'indépendance Mexicaine.

M. et Mme C. F. Hardie et leur famille passent quelque temps à Covington, Lnc.

M. et Mme Edwin Lastrapes sont de retour d'un voyage à New-York, Atlantic City, Niagara Falls, Buffalo et Washington, D. C.

M. et Mme Peter Stigt passent quelques semaines à la Passe Christian.

Mondanités.

M. et Mme Henry F. Baldwin et leur famille passent quel-ques semaines à Mississippi City.

Miles Adèle et Mary Matthews sont de retour de Coburg, Canada, où elles ont passé deux mois.

M. et Mme A. Baldwin sont ac- tuelle-ment à New York.

Mme John M. Parker est de re- tour de Swannee, Tenn., où elle a passé quelque temps.

Mme E. J. Merilh et ses filles, Miles Mathilde et Paula Merilh sont de retour de Asheville, C. du N., où elles ont passé plusieurs mois et vont terminer la saison à la Bate Et Louis.

Le Dr King Logan est parti jeudi pour Lexington, Vie, où son mariage avec Mlle Ellen Rogers, sera célébré mercredi prochain.

M. et Mme Paul Brand sont de retour du Nord et vont passer quel-ques semaines à la Passe Christian.

Mme Elmore Dufour est de re- tour d'un séjour qu'elle a fait à Co- ronado Springs, Col., avec son fils, M. G. G. Dufour, qui est actuel- lement à New York.

M. Clarence W. Murrey est reve- nu vendredi d'un voyage à Seattle et au Canada.

Parmi les hôtes de MMs Jules et Ernest Burguières qui donnaient un "house party" la semaine der- nière à leur résidence à la Passe Christian, se trouvaient Miles Kate Noté, Louise Frantz, Willie Foster, Ida Billing, Mme Billing, Mme Fos- ter, de Franklin, Lnc, Dr Randolph Lyons et MMs Arthur Lacour, Charles Wolfe et Frank Hardie.

M. et Mme C. A. Lelong sont de retour d'un séjour chez Mme John T. Moore, dans la paroisse Terre- bonne.

M. et Mme F. C. Stouse et leur famille sont attendus cette se- maine de la Bate St-Louis où ils ont passé l'été.

Mme John Bentley et sa fille, Mlle Scérelle Bentley qui sont actuelle- ment à New York, s'embarqueront le-10 septembre pour l'Europe où elles vont faire un long séjour.

Mlle Adèle Vincent est de retour de Chicago.

Mlle Cora Wiener passe quelque temps chez le Juge et Mme Fred D. King dans les environs de Coving- ton, Lnc.

Mme William A. Dixon et sa fille, Perrine Carson Dixon, sont parties vendredi pour St-Louis et se ren- dront de là à Oklahoma City où Mme Dixon va passer quelque temps avec sa sœur, Mlle Lucille Kilpa- trick, et ses frères, MMs John, James et Frank Kilpatrick.

Mme Nina Simmes Powell est de retour de Orillia, Canada, où elle a passé une partie de la saison avec sa sœur, Mme Emile Legendre.

M. et Mme William J. Bentley sont attendus de l'Europe ce mola-